

seule chose nuit au caractère du paysage, c'est la couleur jaunâtre des pierres avec lesquelles les murs sont bâtis, et qui donnent à la ville l'apparence d'un immense joujou taillé dans du beurre.

Nous entrâmes dans Neuchâtel par une porte de barricades; elle datait de la révolution de 1831. Cette révolution, conduite par un homme d'un grand courage, nommé Bourquin, avait pour but de soustraire la ville au principal de la Prusse, et de la réunir entièrement à la confédération suisse.

Il est vrai que la position de Neuchâtel était étrange, dépendant à la fois d'une république et d'un royaume, envoyant deux députés à la diète helvétique, et payant une contribution à Frédéric-Guillaume; ayant sa noblesse et son peuple qui relèvent d'elle, et qui sont royalistes, et sa bourgeoisie et ses paysans, qui ne relèvent que d'eux-mêmes, et qui sont républicains.

Au moment où j'arrivai à Neuchâtel, le procès de propriété se plaidait encore: les Neuchâtelois, ignorant ce qu'ils étaient, attendaient de jour en jour la décision qui les ferait Suisses ou Prussiens; cependant les haïnes étaient en présence, et la garnison du château, au dessus de la porte duquel les insurgés avaient été briser la couronne et les pattes de l'aigle qui porte sur sa poitrine l'écusson fédératif, n'osait descendre dans la ville; le soir, des chansons séditieuses se chantaient à haute voix dans les rues. Ces chansons étaient un véritable appel aux armes. Le moment était peu favorable pour recueillir les légendes ou les traditions; tous les souvenirs étaient venus se fondre dans celui de la révolution, et les seuls héros de Neuchâtel étaient, à cette époque, quelques pauvres jeunes gens, prisonniers en Prusse, dont les noms, localement célèbres, n'ont pas franchi les murs de la ville pour laquelle ils se sont dévoués. Aussi ne restai-je qu'une nuit à Neuchâtel; d'ailleurs, à l'autre bout du lac, m'attendait Granson, avec ses souvenirs héroïques du quatorzième et du quinzième siècle.

Nous avons raconté, dans notre premier volume, comment Othon de Granson, dont l'église de Lausanne garde le mausolée, fut tué en champ clos, à Bourg en Bresse, par Gérard d'Estavayer, qui le blessa d'abord et lui coupa, vivant encore, les deux mains, suivant les conditions du combat; maintenant il nous reste à dire comment le noble duc Charles de Bourgogne fut outrageusement battu et défait par les bonnes gens des cantons.

Une grande question se débattait en France vers la fin du quinzième siècle; c'était celle de la monarchie et de la grande vassalité. Certes, au premier abord et en examinant les champions qui représentaient les deux principes, les chances semblaient peu douteuses, et les prophètes superficiels eussent cru pouvoir prédire d'avance de quel côté serait la victoire. L'homme de la royauté était un vieillard

portant la tête courbée plutôt encore par la fatigue que par l'âge, habitant un château fort situé loin de sa capitale, n'ayant autour de lui qu'une petite garde d'archers écossais, un barbier dont il avait fait son ministre, un grand prêtre dont il avait fait son exécuteur, et deux valets dont il avait fait ses bourreaux. Il avait encore auprès de lui des chimistes et des médecins italiens et espagnols qui passaient leur vie dans des laboratoires souterrains. Ils y préparaient des breuvages étranges et inconnus; de temps en temps ils étaient appelés par le roi, qu'ils trouvaient chaque fois agenouillé devant l'image de quelque saint ou de quelque madone. Le roi et le chimiste causaient à voix basse, au pied de l'autel, de choses religieuses et saintes sans doute, car leur entretien était fréquemment interrompu par des signes de croix, des prières et des vœux; puis, un temps après cette conférence mystérieuse, on entendait dire que quelque prince révolté contre le roi, et qui s'appretait à faire à la France une rude guerre, était trepassé subitement, au moment même où il rassemblait ses soldats, ou que quelque veuve de grand baron, dont la grossesse, si elle était bénie par Dieu, devait perpétuer la race et la puissance d'une grande maison féodale, était accouchée avant le terme d'un enfant mort. Aussitôt le roi, à qui tout prospérait ainsi, allait faire un pèlerinage d'actions de grâce soit au mont Saint-Nicolas, soit à la Croix-de-Saint-Laud, soit à Notre-Dame d'Embrun, et l'on voyait alors sortir de sa tanière, la tête couverte d'un petit bonnet de feutre entouré d'images de plomb, vêtu d'un justaucorps de drap râpé, enveloppé dans un vieux manteau bordé de fourrures, et armé seulement d'une courte et légère épée, ce roi étrange, qui semblait le dernier des bourgeois d'une de ses bonnes villes, et que le peuple appelait le renard du Plessis-les-Tours.

L'homme de la féodalité, au contraire, était un capitaine dans la force de l'âge, portant haute et fière sa tête casquée et couronnée; habitant des palais magnifiques ou des tentes somptueuses; toujours entouré de ducs et de princes; recevant comme un empereur les envoyés d'Aragon et de Bretagne, les ambassadeurs de Venise et le nonce du pape; rendant et faisant hautement et publiquement justice ou vengeance, et frappant en plein soleil de la hache ou du poignard. Sa préoccupation, à lui, était de ressusciter à son profit l'ancien royaume de Bourgogne, qu'on appelait la Cour-Dorée. Il avait en propre le Mâconnais, le Chorois et l'Auxerrois; il comptait forcer le roi René à abdiquer en sa faveur le duché d'Anjou et le royaume d'Arles; il avait conquis la Lorraine; il tenait en gage le pays de Fernel et une partie de l'Alsace; il avait acheté pour trois cent mille florins le duché de Gueldres; il convoitait le duché de Luxembourg; il tenait prêts et exposés dans l'église de Saint-Maxi-